

PREMIER ÉTRANGER.

Est-ce que la police anglaise ne les enverra pas à Botany-Bay ou dans quelque autre honnête colonie, ces officiers constitutionnels?

SECOND ÉTRANGER.

Patience; on va prendre un parti à l'égard de nos factieux Portugais. Une fois que le cabinet anglais aura solennellement reconnu don Miguel, on rendra à sa justice les criminels qui s'y sont soustraits, et les traîtres seront punis.

L'OFFICIER, *arrivé auprès des deux étrangers et les regardant.*

Misérables!

PREMIER ÉTRANGER.

Il nous a reconnus.

SECOND ÉTRANGER.

Éloignons-nous!

L'OFFICIER, *prenant à témoin des promeneurs.*

Voici des espions de don Miguel!

LA FOULE.

Des espions! A la porte, les espions!

PREMIER ÉTRANGER.

Tu nous le paieras cher!

(La foule augmente. Un groupe nombreux se forme autour de l'officier, qui montre du doigt les deux étrangers. Pendant qu'ils s'éloignent précipitamment, le cri : *A bas les espions!* les accompagne jusqu'à la sortie de la Bourse.)

SCÈNE IX.

LE CABINET DU DUC DE WELLINGTON.

WELLINGTON *est assis devant son bureau et regarde à la pendule.*

Pas de Polignac encore! c'est extraordinaire. Mon invitation, pour être laconique, n'en était pas moins pressante... Style de Napoléon! Cependant les momens sont précieux... Je dois compte, moi, de chaque minute, de chaque seconde à la postérité... Ces Français sont d'une légèreté, d'une étourderie!... Voyons, préparons notre leçon, résumons les instructions qu'il faut donner à l'ami Polignac. Il n'est pas un diplomate de premier ordre... donc, beaucoup de simplicité, de clarté... afin qu'il me comprenne et qu'il ne s'en aille pas faire des gaucheries... Mais on vient, c'est sans doute mon homme... J'ai bien envie de le gronder. (*Un valet-de-chambre annonce le prince de Polignac.*) Qu'il entre.

M. DE POLIGNAC, *entrant.*

Good morning...

WELLINGTON.

Parlons français, mon cher président.

M. DE POLIGNAC, *à part.*

Mon cher président ! (*Haut.*) Puisque vous l'exigez, monsieur le duc, je parlerai français ; mais je vous avoue que c'est un grand sacrifice que je fais à votre excellence.

WELLINGTON.

Aussi, vous en sais-je gré, mon cher président.

M. DE POLIGNAC.

Mon cher président !... Moi, président ! délicate plaisanterie d'un esprit aimable qui sait descendre des hauteurs d'un génie...

WELLINGTON.

Je parle très-sérieusement.

M. DE POLIGNAC.

Oserais-je alors demander à votre excellence...

WELLINGTON.

Laissons là le protocole de la politesse diplomatique, le répertoire d'une fade étiquette... Touchez là, mon cher ami, touchez là. (*Il lui présente la main.*) Allons, qu'un vain cérémonial n'élève plus de barrière entre nous deux... Vous êtes Français, et moi aussi, je suis Français, ou du moins je le deviens, à compter d'aujourd'hui.

M. DE POLIGNAC.

Comment, monsieur le duc !

WELLINGTON.

Laissez donc là mon duché.

M. DE POLIGNAC.

Eh ! bien, sir Wellington...

WELLINGTON.

Wellington tout court, entendez-vous ?

M. DE POLIGNAC.

Puis-je savoir quels sont mes droits à tant de bienveillance, à ces expressions d'une amitié qui m'honore et me surprend tout à-la-fois ?

WELLINGTON.

Votre caractère me plaît, mon cher Polignac, il m'a toujours plu ; la première fois que je vous vis, je me dis : « Voilà un brave, un honnête homme, dont la physionomie est des plus heureuses ; c'est le type de la loyauté chevaleresque ; c'est le digne représentant de la noblesse française... »

M. DE POLIGNAC.

En vérité, monsieur le duc !... Non... non... mon cher duc... Non... non... monsieur Wellington... Ah ! je ne sais plus ce que je dis... Pardonnez-moi mon trouble, mon embarras.

WELLINGTON.

N'ayez donc pas peur comme cela... Allons, asseyez-vous. (*Il approche un fauteuil, et M. de*

Polignac s'y assied.) Mais, je vous en prie, mon cher ami, ne m'interrompez pas... vous me feriez perdre le fil de mes idées... Je ne sais plus où j'en étais.

M. DE POLIGNAC.

Vous me faisiez l'insigne honneur de me regarder comme le représentant de la noblesse française. Il est vrai que ma noblesse date de loin; je suis un vrai gentilhomme français, car je descends en ligne directe d'une famille romaine...

WELLINGTON.

J'y suis maintenant. Quand je vous entendis parler, quand je pus apprécier votre habileté profonde, votre étonnante sagacité, je me dis : « Comment se fait-il qu'un homme d'un si rare mérite soit relégué dans les fonctions ordinaires d'une ambassade? Comment se prive-t-on de l'appui d'un talent qui jetterait tant d'éclat sur un gouvernement, qui rendrait à la vieille monarchie son antique prépondérance? » J'attendais avec impatience une occasion de vous produire sur la scène du monde; cette occasion se présente aujourd'hui...

M. DE POLIGNAC.

Je ne croyais pas avoir fixé l'attention d'un grand homme; mon mérite est bien faible : servir la religion, servir le...

WELLINGTON.

Il ne s'agit pas de religion ici, mon cher prince; vous vous écartez de la question. Il y a long-temps, n'est-ce pas, que vous voulez tâter du ministère; vous désirez un portefeuille?

M. DE POLIGNAC.

Il est vrai que je ne serais pas fâché... mais seulement pour le bien de la religion, qui est outragée quotidiennement; pour défendre la monarchie, pour étouffer l'anarchie... non pour mes intérêts...

WELLINGTON.

Laissez donc ces phrases-là à votre *Quotidienne*, à votre *Gazette*, mon cher ami; de grâce mettez de côté ce rabâchage qui sent trop 1815. Avouez-moi franchement que vous voulez être ministre.

M. DE POLIGNAC.

Eh! bien, oui, mon cher duc; un portefeuille est l'objet de mes vœux les plus ardents; un portefeuille!... Ah! si je l'avais... Mais je n'espère plus, car voilà une douzaine de voyages que je fais inutilement à Paris : revenir toujours ici les mains vides, être exposé aux brocards des feuilles de Paris et de Londres, cela commence à me faire désespérer de la monarchie...

WELLINGTON.

Et vous seul pourriez la sauver, n'est-ce pas? La

patrie est toujours en danger, quand on veut être ministre; j'en disais tout autant, moi, quand j'aspirais au fauteuil de Canning. Mais si vous étiez ministre demain, aujourd'hui même...

M. DE POLIGNAC.

Aujourd'hui même!

WELLINGTON.

Ou demain, ou après-demain; quelques jours de plus ou de moins ne font rien à l'affaire; mais enfin si je vous procurais ce ministère tant désiré, si par mon crédit je vous élevais à la présidence du conseil...

M. DE POLIGNAC.

Un portefeuille, à moi! ah! j'en mourrais de plaisir... Je mourrais content.

WELLINGTON.

Il ne s'agit pas de mourir, mais de vivre; si, comme j'avais l'honneur de vous le dire, vous deveniez premier ministre en France, seriez-vous reconnaissant?

M. DE POLIGNAC.

Ma reconnaissance ne finirait qu'avec ma vie... je vous regarderais comme mon ange tutélaire.

WELLINGTON.

Oh! je ne vous en demande pas tant... ce que

j'exige de vous est peu de chose... bien peu de chose.

M. DE POLIGNAC.

Parlez, monsieur le duc, parlez... ou plutôt ne dites rien... car je ne croirai jamais faire assez pour m'acquitter envers vous.

WELLINGTON.

Ce langage me plaît, mon cher Jules... mais je n'exige pas l'impossible... J'impose des limites à votre reconnaissance, et je serais désespéré que ce sentiment vous entraînât trop loin... Vous savez, mon cher Jules, combien j'aime la France, tout ce que j'ai fait pour elle... mes intentions ont été calomniées...

M. DE POLIGNAC.

L'envie s'attache toujours au mérite, c'est l'ombre qui suit le corps...

WELLINGTON.

De grâce, mon bon ami, trêve de ces lieux communs... J'aime la France, dis-je, et je veux lui prouver mon affection... Par exemple, on parle beaucoup d'économie dans la discussion de vos budgets, et on n'y arrive jamais. Moi, j'ai un moyen d'enrichir le trésor d'une centaine de millions; et si j'étais ministre, je sais bien ce que je ferais... Oh! j'ai une recette assurée... Oui, j'ai découvert la pierre philosophale.

M. DE POLIGNAC.

Il y aurait, sans doute, de l'indiscrétion à vous demander la communication d'un secret aussi important...

WELLINGTON.

Vous, indiscret! vous, Polignac! Oh! mon ami, connaissez donc ce moyen. Vous avez une marine dont l'entretien absorbe des capitaux immenses... Or, qu'avez-vous besoin d'une marine si considérable? Avez-vous une guerre à soutenir? Non: eh! bien, mettez-moi de côté une vingtaine de vaisseaux de ligne et une douzaine de frégates...

M. DE POLIGNAC.

Quelle heureuse idée! quel trait de lumière!... C'est vrai... pourquoi tant de vaisseaux de guerre? quelques bricks ne suffisent-ils pas pour convoyer les bâtimens du commerce? et puis, si la guerre venait à éclater, nous en serions quittes pour armer de nouveau les bâtimens désarmés: c'est l'affaire d'une huitaine de jours.

WELLINGTON.

Bien, très-bien, mon cher Jules... Vous entendez parfaitement la chose; maintenant, dites-moi, que pensez-vous de la guerre de la Russie avec la Turquie?

M. DE POLIGNAC.

Cette question m'embarrasse un peu, je vous

l'avoue... Je sais bien qu'il y a en ce moment une guerre entre ces deux puissances, mais je ne m'en suis pas trop occupé, c'est si loin d'ici...

WELLINGTON.

Mais encore... Croyez-vous, par exemple, que la France gagne beaucoup à l'agrandissement de l'empire russe?...

M. DE POLIGNAC.

Je ne le pense pas.

WELLINGTON.

Parbleu, je le crois bien: le commerce de l'Angleterre en souffrirait terriblement; les Russes une fois maîtres des Dardanelles...

M. DE POLIGNAC.

C'est vrai... Je n'y avais pas réfléchi...

WELLINGTON.

Donc la France doit désirer, il est dans ses intérêts que Mahmoud reste à Constantinople... A présent, mon cher prince, faites-moi votre profession de foi relativement à la bataille de Navarin.

M. DE POLIGNAC.

C'est un combat glorieux pour la chrétienté, c'est une autre bataille de Lépante...

WELLINGTON.

Qu'est-ce que vous dites donc là? Vous ne voyez

pas que cette victoire est non-seulement un crime politique, mais une sottise...

M. DE POLIGNAC.

Pardon, monsieur le duc, pardon, je ne réfléchissais pas...

WELLINGTON.

Vous, bon chrétien, vous, fidèle catholique, vous pouvez parler de la chrétienté à propos de Navarin, où les Français combattaient avec des hérétiques, des anglicans, des schismatiques de l'église grecque?

M. DE POLIGNAC.

C'est vrai; ma foi! je n'avais pas réfléchi.... Je suis sûr que personne en France n'avait pensé à cela...

WELLINGTON.

Vous abjurez cette gloire impie... à la bonne heure. A présent, mon cher Jules, il faut que je vous fasse connaître ma pensée tout entière. Les Russes menacent Constantinople; nous devons les empêcher d'y entrer, et une alliance étroite entre l'Angleterre, la France et l'Autriche peut seule prévenir ce malheur. Le ministère de France est faible, il recule devant les criaileries libérales, et n'oserait jamais aborder franchement la question; c'est vous qui la trancherez, mon cher

Jules; allez à Paris, tout est préparé, tout est mûr pour votre élévation; le fauteuil de la présidence ministérielle vous attend... Vous l'occuperez dignement: l'astre des Choiseul, des Vergennes pâlera devant vous.

M. LE POLIGNAC.

Je pars... je pars, monsieur le duc... Je justifierai votre choix, votre confiance... mais encore un mot... J'aurai besoin de nouvelles instructions... je ne puis rien faire sans instructions.

WELLINGTON.

C'est trop juste, mon cher Jules, j'éclairerai votre inexpérience de mes conseils; mon amitié veillera sur vous à Paris... Les courriers ne sont-ils pas à notre service?

M. DE POLIGNAC.

A merveille... Ainsi donc je puis partir.

WELLINGTON.

Tout de suite; il n'y a pas de temps à perdre... les Russes ont franchi les Balkans...

M. DE POLIGNAC.

Les Balkans! oh! mon Dieu, mon Dieu, ils ont franchi les Balkans!... Qu'est-ce que c'est donc que ça?...

WELLINGTON.

C'est une chaîne de montagnes... Au surplus ,
vous consulterez la carte de la Turquie d'Europe.

M. DE POLIGNAC.

Oui, mon cher duc... Eh! bien! puisque les
Russes ont passé les... les... Balkans, moi je vais
passer la Manche...

WELLINGTON.

Bien, mon cher Jules, bien. Vite, vite en route
pour Paris!

M. DE POLIGNAC.

Mais je ne suis pas en costume de voyage; je
puis bien faire un tour à l'ambassade?...

WELLINGTON.

Soit : je ne vous accorde qu'une heure pour vos
préparatifs...

M. DE POLIGNAC.

Merci, mon cher duc... mais, souvenez-vous
que vous m'avez promis vos instructions, vos
conseils... sans cela, je serais fort embarrassé...

WELLINGTON.

Par Waterloo! je tiendrai ma promesse.

M. DE POLIGNAC.

Adieu donc, mon cher duc...

(Ils se donnent affectueusement une poignée de main,
et M. de Polignac sort en témoignant la satisfac-
tion la plus vive.)

WELLINGTON, seul.

Voilà tout juste l'homme qu'il me fallait... Il
avait bien raison de me demander des instruc-
tions; si je le laissais aller tout seul, il ferait de
belles choses: du moins, il a un mérite, c'est la
naïveté... Oui, je l'aiderai... je serai son mentor,
son précepteur; mais malheur au nouveau Télé-
maque, s'il désobéit à la Minerve anglaise!

(Il sort.)

SCÈNE X.

LA COUR DE L'HOTEL DE L'AMBASSADE DE FRANCE.

(Des domestiques sont occupés à atteler les chevaux
à une chaise de poste.)

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Allons, allons! plus vite que ça!...

FRANÇOIS.

Dites donc, monsieur, où donc allons-nous?...

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Cela ne te regarde pas.

FRANÇOIS.

Oh! ne vous fâchez pas, monsieur l'intendant.

Mais en ma qualité de postillon, je peux bien demander...

LE VALET-DE-CHAMBRE.

On te le dira tout-à-l'heure.

JACKSON.

Monsieur, nous avons fini... Les chevaux sont attelés; y a-t-il des paquets à mettre dans la voiture?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Non!

JACKSON.

Tiens! c'est drôle... une chaise de poste sans paquets.

FRANÇOIS.

Ah! tu ne vois pas que nous allons à quelques milles de Londres, à une maison de campagne d'un lord.

(Le valet-de-chambre s'éloigne un moment.)

JACKSON.

Moi, je parierais que son excellence retourne à Paris.

FRANÇOIS.

Voyez-vous ça, monsieur le goddam; il voudrait être plus malin qu'un Français.

(Monsieur de Polignac paraît, parle à l'oreille du valet-de-chambre, qui l'accompagne jusqu'à la voiture, et regarde à sa montre.)

M. DE POLIGNAC.

Pas plus de trois quarts d'heure! Voilà ce qui s'appelle de l'exactitude et de la célérité.

(Il monte en voiture.)

FRANÇOIS, au valet-de-chambre.

Où allons-nous?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

A Douvres!

FRANÇOIS.

A Douvres! encore! (*A part.*) Et puis à Paris!.. Encore un voyage pour des prunes!

(La chaise de poste s'ébranle et sort de la cour de l'hôtel.)

SCÈNE XI.

LE SECRÉTARIAT DE L'AMBASSADE.

PREMIER COMMIS, entr'ouvrant le rideau de la fenêtre.

Eh! mais, Dieu me pardonne, voilà une chaise de poste qui roule dans la cour...

DEUXIÈME COMMIS.

C'est un courrier extraordinaire qui arrive.

PREMIER COMMIS.

Non, du tout, la chaise de poste de son excellence !

DEUXIÈME COMMIS.

La chaise de poste de son excellence !... (*Il court à la fenêtre.*) Ma foi, oui... et monsieur le duc est dedans encore !

PREMIER COMMIS.

Et nos signatures ?

DEUXIÈME COMMIS.

Et votre négociant qui est là dans l'antichambre à parcourir un journal de France... la *Quotidienne* !

PREMIER COMMIS.

Ah ! je l'ai vu... et il dort encore... C'est fort heureux pour lui et pour moi.

DEUXIÈME COMMIS.

Il faut le réveiller.

PREMIER COMMIS.

Non, gardez-vous-en bien...

DEUXIÈME COMMIS.

Au contraire, réveillons-le en sursaut. Qu'il coure après l'ambassadeur, du moins il sera convaincu qu'il n'y a pas de notre faute... Qu'il attrape son excellence, s'il peut. Nous serons dé-

livrés, au moins pour quelque temps, de ses jérémiades.

PREMIER COMMIS.

L'idée est bonne... Je vais la mettre à exécution...

(Il ferme la porte de l'antichambre, et appelle le négociant d'une voix forte.)

LE NÉGOCIANT *entre dans le bureau en se frottant les yeux.*

Eh bien ! me voici... par où faut-il aller pour voir l'ambassadeur ?

DEUXIÈME COMMIS.

Il n'y a pas un moment à perdre... si vous voulez lui parler, courez, courez...

LE NÉGOCIANT.

Par où ?

DEUXIÈME COMMIS.

Par l'escalier à droite... Vous vous trouverez dans la cour ; puis vous irez dans la rue, et vous tâcherez de rejoindre une chaise de poste qui vient de sortir de l'hôtel.

LE NÉGOCIANT.

Une chaise de poste !.. Bon.. Ah ! je l'atteindrai, et s'il faut aller à franc étrier jusqu'à Douvres, je galoperai..

(Il sort précipitamment, et les commis rient aux éclats après qu'ils ont refermé la porte.)

DEUXIÈME COMMIS.

Il a du malheur, notre cher compatriote.. Mais il a du courage : ce qui forme une heureuse compensation.

PREMIER COMMIS.

Et nos signatures?

DEUXIÈME COMMIS.

Eh! mon Dieu, est-ce que son excellence n'a pas ici son fondé de pouvoirs, son représentant?..

PREMIER COMMIS.

J'aurais bien voulu, cependant, voir l'ambassadeur de France à Londres.

DEUXIÈME COMMIS.

Pour cela, mon cher, il faut aller à Paris.

(Ils se replacent à leurs bureaux.)

SCÈNE XII.

L'INTÉRIEUR D'UNE CHAISE DE POSTE.

M. DE POLIGNAC.

Adieu, ville de brouillards, d'ennuis, de fumée! adieu... je te quitte, pour ne jamais terevoir... Mais, que dis-je? j'y ai encore un protecteur,

un ami! Ah! j'allais déjà être ingrat! Non, je ne serai jamais... Me voici pourtant ministre... ministre, moi! Moi qui ai tant de fois vu le portefeuille échapper à mes mains... Moi dont les voyages ont fait si souvent rire à mes dépens... qu'ils rient, maintenant, messieurs les libéraux, qu'ils profitent du temps qui leur reste encore... Moi, ministre! et ce matin j'avais pris mon parti, je me désespérais, ou plutôt je me résignais à mon sort... Mais voyons, il faut que je me pénétre maintenant de mes devoirs, de l'importance de mes fonctions; les affaires de l'État doivent seules fixer mon attention!... Il me semble que depuis que je suis sûr d'être ministre, j'ai du talent, de l'aptitude pour les affaires... Eh! mon Dieu, ce sont les places qui font les hommes ce qu'ils sont... l'essentiel est d'avoir les places! mais après... après! vingt autres ont été ministres avant moi et n'en savaient pas plus long que moi en administration. D'ailleurs, si je me trompe, mon ami Wellington est là. Dès aujourd'hui tous mes momens appartiennent à la France; oui, je dois chercher à m'instruire, à étudier les théories politiques; donc je ne saurais mieux faire que de lire.. Lisons! (*Il prend un volume et l'ouvre.*) On m'a dit que cet ouvrage était excellent pour former les hommes d'état... *Législation primitive!* Heureux

titre ! c'est ce qu'il faut à mon pays pour le régénérer. (*Il lit deux ou trois pages.*) Comme tout cela est juste... profond ! ô Bonald ! écrivain admirable!... (*Il lit encore une page et bâille.*) Je ne sais vraiment ce que j'éprouve... il me semble que j'ai... j'ai envie de dormir : dormir ! Oh ! non, je ne le puis... il faut continuer cette lecture. (*Il bâille encore plus fort.*) Ah ! je n'y résiste pas... décidément, on ne peut lire en voiture !...

(Il laisse tomber le volume, et s'endort d'un profond sommeil.)

FIN DE LONDRES.



PARIS.